

Conférence prononcée lors de la séance d'hommage  
organisée par l'Université de Liège en son honneur.  
Amphithéâtres de l'Europe, Sart Tilman, Liège, 11 octobre 1997.

Monsieur le Recteur, Monsieur le Vice-Recteur,  
chers Collègues, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,  
chers amis qui m'avez rejoint ce soir,

L'Université, sous votre conduite, Monsieur le Recteur, m'offre donc une séance d'hommage ; cela fait partie de nos us et coutumes, certes, mais vous avez voulu faire les choses en grand, notamment en invitant beaucoup de monde à se joindre à nous. Croyez bien que j'y suis très sensible et que j'en suis très ému. Je ne ferai pas la fine bouche : j'accepte votre éloge et cette fête me réjouit. Après tout, c'est ce que vous voulez, j'imagine. Grand merci encore, et grand merci à vous tous qui êtes autour de moi aujourd'hui.

Les us et coutumes ont l'avantage de nous permettre de prévoir ce qui va nous arriver. Sachant donc que tôt ou tard je devrais discourir dans une circonstance comme celle-ci, je m'étais naturellement demandé de quoi je choisirais de parler pour ne pas ennuyer. Ce qui ennuie généralement en pareil cas, ce sont les bilans, les conseils au successeur, l'autobiographie, les remerciements personnalisés (toujours les mêmes) à ceux qui se sont dévoués pour vous et, pire que tout, l'auto-satisfaction. Alors, que dire ? Dieu merci, vous avez mis un terme à mon embarras, Monsieur le Recteur, en m'invitant à faire une leçon, c'est-à-dire, tout simplement, mon métier. Merci d'avoir tranché. Ma leçon s'intitule « Les vertus de la traduction ». Je vais y revenir et j'aurai ainsi le plaisir, comme on dit, de sentir à nouveau la craie, l'outil glorieux de notre corporation.

\*  
\* \* \*

Avant que l'affaire soit ainsi entendue, je vous avoue que j'avais un autre projet : remercier de manière attentionnée, à la fin de ma vie professionnelle, tous ceux à qui je dois de l'avoir conduite aussi convenablement que j'ai pu. Cette action de grâce, je l'aurais dite non pas avec un texte à moi, mais avec un bouquet de textes de bons auteurs, où se seraient reconnus ceux et celles à qui, depuis le plus jeune âge, je dois d'avoir fait ce que j'ai fait de bon.

J'avais deux raisons de procéder ainsi. La première est que chacun de nous, s'il est disponible et désireux de s'améliorer, est, selon moi, une oeuvre collective qui se construit, qui se fait construire tout au long de la vie, jusqu'à la fin. Il en découle que la reconnaissance et la modestie, sa compagne, sont les sentiments les plus appropriés à ma situation actuelle : rien n'est plus stupide qu'un vieillard vaniteux.

La deuxième raison de faire mon anthologie était que, comme disait l'impertinent Paul Léautaud, tout a été dit, écrit, et avec talent. Plus n'est besoin d'écrire, il suffit de cueillir, dans l'infini jardin des lettres, ce qu'on ne dirait soi-même qu'avec platitude. Je vous en donne quelques exemples. Ainsi j'aurai au moins esquissé mon devoir de reconnaissance, mon premier projet.

Tenez, le pays natal, à qui l'on doit tant, aurait reçu mon premier merci, pris chez Paul Verlaine :

*Au pays de mon père, on voit des bois sans nombre  
Des loups font parfois luire leurs yeux dans l'ombre  
Et la myrtille est noire au pied du chêne vert.*

[...]

*Les villages de pierre ardoisière aux toits bleus  
Ont leur pacage et leur labourage autour d'eux*

[...]

*Et l'habitant, grâce à la foi sauve, est heureux.*

Pour évoquer ma famille, mes parents disparus, j'aurais lu des passages de Paul Guth, qui vient de nous quitter, ou d'Arsène Soreil, ou du *Grand Meaulnes*, parlant si bien de la cour de l'école. Je serais allé chercher dans *Les Noisettes sauvages* de quoi parler de ma famille paternelle. Ernest Renan, je n'y résiste pas, m'aurait soufflé ceci :

« Ma sœur, qui a eu une si grande influence sur ma vie, était si modeste, elle avait tant d'aversion pour les bruits du monde, que, si j'en parle trop, je ferais aussi mal que si j'exposais son portrait dans un hôtel de ventes. »

Ma famille proche d'aujourd'hui, comment en parler ? Elle serait plus offensée encore, comme je la connais, dans sa pudeur et pourtant, quelle dette est la mienne envers elle ! J'aurais dû trouver quelque chose de rare ou de drôle. Et puis il y a les amis, les pairs, les complices. J'aurais salué ainsi, comme avec un rosaire dont les grains n'ont pas tous le même poids, tous ceux qui ont accompagné mon cheminement dans le métier, y compris évidemment ceux qui me furent hostiles et donc, comme dit Plutarque, plus précieux que des amis flatteurs. Bref, j'aurais voulu faire comme Marc Aurèle dont le premier livre des *Pensées* n'est qu'un hymne de gratitude long et détaillé à tous ceux à qui lui, le premier personnage du monde, estimait tout devoir. Mais je m'arrête, et que tous ceux que je ne puis citer aujourd'hui sachent que j'ai déjà cueilli ou que je cherche encore une fleur pour eux et digne d'eux. Vous savez ainsi comment je m'étais préparé à notre rencontre.

\*  
\* \*

Maintenant, il faut que je vous fasse ma leçon. Vous en connaissez le titre, « Les vertus de la traduction », et vous devinez déjà que mon exposé tiendra autant du plaidoyer que de l'exposé non-engagé. Je m'efforcerai de montrer de mon mieux le bien-fondé de ce qui peut se résumer comme suit.

Traduire par écrit vers sa langue maternelle, à partir d'une autre langue, est un des exercices de formation les plus efficaces qui soient. Or l'exercice de traduction écrite — en un mot, la version — a pratiquement disparu de l'enseignement actuel ; les conséquences de cet abandon sont néfastes. Rendons à la version la place qu'elle mérite. Voilà de quoi je voudrais vous convaincre. C'est bien une leçon, un peu austère, je l'avoue, mais que je crois utile par les temps qui courent.

Quelques remarques préalables sont nécessaires. Il y en a six.

1. Ce que je vais soutenir ainsi va complètement à contre-courant de la pédagogie des langues actuellement pratiquée. Je n'y reviendrai pas — pour garder ma bonne humeur — mais je vous livre ce que m'écrit un bon spécialiste et un bon observateur de l'enseignement des langues vivantes aujourd'hui. Dans une lettre dont je le remercie (sans vous dire son nom, car il prend des risques), il m'écrit ceci :

« J'avoue que votre idée de retrouver les bienfaits de la version de nos humanités gréco-latines dans le cadre des cours de langues modernes m'a intrigué. Je voulais en avoir le cœur net, même si je ne me faisais aucune illusion sur l'issue de notre petite recherche. Ni le programme expérimental des langues germaniques du troisième degré de l'enseignement secondaire de la Communauté française, ni le programme similaire du bureau pédagogique du Secrétariat National de l'Enseignement Catholique ne font la moindre allusion à ce type de procédure. Ces programmes officiels ne sont que le reflet des concepts de base autour desquels s'articule, depuis plus de trente ans, la didactique des langues modernes. Il n'est question que de communication, d'interaction, de négociation du sens, d'approches fonctionnelle, notionnelle, etc. Tout recours à la langue maternelle est, comme aux plus beaux jours de la méthode audio-visuelle, frappé d'un tabou presque absolu. Il n'est donc certainement pas question de recourir systématiquement au thème ou à la version. Un jeune professeur surpris en flagrant délit de traduction systématique aurait probablement beaucoup de mal à se justifier aux yeux de la plupart des inspecteurs qui, en pareil cas, se croient investis d'une mission sacrée. »

Bref, on n'a jamais autant étudié les langues, on n'a jamais autant insisté sur leur importance et l'on n'a jamais si peu fait traduire. Comprenne qui pourra ! Il en résulte que, même si j'ai raison dans mon plaidoyer, cet avantage n'est d'aucune utilité si l'appareil scolaire, ce que M. Allègre, Ministre français de l'Éducation, appelle « le Mammouth », fait la sourde oreille.

2. Je ne suis pas ici pour développer un discours théorique sur la traduction. Cette discipline remplit à elle seule des bibliothèques entières, et je n'en suis pas un représentant autorisé. Seul l'usage pédagogique de l'exercice de traduction m'intéresse ici. Qui plus est, je ne vous fais pas injure en disant que vous non plus, vous n'êtes pas des spécialistes de la question. Restons donc au niveau des choses que tout le monde peut comprendre. La vulgarisation a son utilité.

3. Certains d'entre vous savent que je suis au départ, le Recteur vient de le rappeler, professeur de latin et de grec. De là à me soupçonner de profiter de cette occasion pour venir plaider devant vous, par la bande, la restauration du latin et du grec dans l'enseignement secondaire, il pourrait n'y avoir qu'un pas. Rassurez-vous, ce n'est pas mon sujet ni mon objectif. Que personne ne sorte ! Je me contenterai de prendre des exemples dans mon domaine parce que je le connais mieux ; mais tout cela est parfaitement transposable vers d'autres langues, y compris les plus éloignées des nôtres.

4. J'ai dit plus haut que l'abandon de la traduction écrite faisait tort à la formation. Nostalgique, latiniste et à la retraite, j'ai tout pour être considéré comme totalement hostile à l'enseignement actuel, comme rétrograde ou ringard. Ne croyez pas cela non plus. Mon avis est plus nuancé, et je sais que certains jeunes issus de nos écoles sont excellents et bien armés.

Mais quand on parle pédagogie, et surtout enseignement de masse, ce n'est pas exclusivement aux meilleurs qu'il faut songer ; il faut d'abord se demander ce qui est le plus utile au plus grand nombre possible ; et je soutiens que la maîtrise la meilleure possible de la langue écrite, qu'il s'agisse de la lire ou de la pratiquer activement, est un besoin très répandu ; il est sans doute un des plus universels.

5. Outre que je ne suis pas un théoricien de la traduction, je ne suis pas non plus un théoricien de la pédagogie en général. Naturellement, je ne tire pas gloire de ces incompétences et j'admire ceux qui s'illustrent dans ces domaines ; ils nous sont bien utiles. Cela dit, je signale tout de même que le célèbre Bloom (songez à la vogue de la taxonomie) met en relief le fait que la compréhension d'un texte se vérifie le mieux par la capacité de le traduire ; j'ai cru comprendre, à la lecture des textes que m'a confiés mon collègue Dieudonné Leclercq et aussi dans les textes que j'ai trouvés rassemblés par notre collègue Gilbert De Landsheere, que je n'étais en tout cas pas tout à fait hérétique aux yeux des spécialistes de la pédagogie.

6. Mais que mes éminents collègues me permettent de suivre un chemin plus humble : apprendre au plus grand nombre à lire et à écrire le mieux possible. Qu'ils me permettent dès lors une chose parfois bien utile de nos jours : la banalité. La banalité acceptée et même voulue parce qu'elle rafraîchit. Souvenez-vous : Musset disait un jour « Quoi de neuf ? Molière ! ». Pourquoi ne pas dire aujourd'hui : « Quoi de neuf pour l'école ? Traduire ! ».

\*  
\* \* \*

Maintenant, allons-y !

Il faut se méfier de l'opinion commune qui dit et aime dire que tout va toujours plus mal, spécialement en matière d'éducation. Toutefois, en ce qui concerne la maîtrise de l'écrit en langue maternelle, lecture et écriture, il y a des signes et des observations qu'on ne peut négliger. Je vais vous en donner deux exemples.

Le premier concerne nos étudiants. Dans le domaine des études universitaires, vous le savez — on ne parle que de cela dans les journaux en ce moment — le problème des échecs et de la remédiation est lancinant. L'éternelle, l'universelle réponse est que la cause principale de cette situation est la mauvaise maîtrise de la langue maternelle : le français, encore le français et toujours le français. À l'Université, nous faisons des tests depuis de longues années et nous en sommes actuellement à proposer des remédiations en langue maternelle à nos étudiants belges francophones. Que révèlent ces tests ? D'abord des choses amusantes comme celle-ci. Quand vous donnez la phrase suivante : « Tous les soirs passaient dans les rues de nombreux groupes de cavaliers » et que vous demandez avec quoi s'accorde le verbe « passaient », vous avez « les soirs », vous avez « les rues », vous avez « les groupes » et vous avez « les cavaliers » ! Mais, pour redevenir plus sérieux, mon collègue Jean-Marc Defays, qui

s'occupe de ces questions (notamment de la remédiation en français) et qui fait subir ces tests en grand nombre, m'écrit :

« Nous observons souvent que les étudiants éprouvent surtout des difficultés à saisir le sens général d'un texte, même s'ils comprennent le sens des mots. Ils ne parviennent pas à articuler et à résumer leur lecture d'une phrase à l'autre, d'un paragraphe à l'autre, et d'un chapitre à l'autre. C'est donc au niveau du thème général et de la composition argumentative du texte que les problèmes se posent (avec des effets évidents au niveau de l'assimilation des connaissances), peut-être parce que les étudiants n'ont jamais été confrontés qu'à des *morceaux choisis* où la gestion de l'attention et de l'information n'est pas la même qu'en lecture continue. »

Cette observation est confirmée par une enquête internationale récente faite dans 32 pays et portant sur 200 000 élèves. Il s'agissait d'évaluer le niveau en lecture des élèves de 9 ans et de 14 ans. Je vous livre les résultats pour les élèves de 14 ans en Belgique francophone. En 2<sup>e</sup> secondaire, la situation est catastrophique, la Belgique se classe dernière des pays industrialisés : 24<sup>e</sup> sur 32 pays. Seuls les pays en voie de développement font moins bien que nous. C'est dire qu'il y a du pain sur la planche. C'était mon premier exemple.

Deuxième exemple. J'ai eu dans mes différentes fonctions bien des collaborateurs, souvent excellents, souvent universitaires. La plupart étaient zélés, mais la chose qu'ils aimaient le moins, sauf exceptions, était que je leur demande une note, un rapport, un texte clair d'information, un résumé de débat, un projet de lettre sur un sujet délicat. Que de fois n'ai-je pas dû prendre la plume moi-même ! Récemment encore, un observateur français de l'ensemble des programmes et de l'enseignement du français résumait les résultats d'une enquête approfondie par cette phrase lapidaire : « Nous avons raté l'apprentissage de l'écrit ». Ce ne serait pas grave si un autre mode sophistiqué de communication ou d'expression s'était substitué à celui-là. On a dit cela de l'image : enfin se levait l'ère du « tout image », et il est vrai que l'image est omniprésente, mais hélas, on n'a jamais tant écrit ; un langage ne remplace pas l'autre ; l'enseignement, la recherche, l'information, les notes de cours, la législation, les contrats, c'est d'abord de l'écrit, et Internet, le dernier cri, c'est encore et d'abord du texte.

Comment donc remédier aux lacunes constatées ? Comment aider nos étudiants, nos collaborateurs et le plus de monde possible ? Comment sortir de ce constat de sous-développement ? L'accès à toutes les sources que je viens de citer est un besoin général, et la bonne compréhension de textes entendus ou lus est une des conditions, on le sait, de la bonne santé d'une société démocratique, de l'esprit critique, de l'accès à la connaissance.

Alors, posons la question le plus simplement du monde : comment apprend-on à bien lire et bien écrire ? Vous me direz : en lisant et en écrivant ! C'est le rôle du professeur de français. Mais on apprend aussi et, selon moi, surtout à lire et à écrire sa propre langue en traduisant ! Or cela, on le fait de moins en moins et beaucoup de nos étudiants n'ont jamais traduit un seul texte.

L'explication de cet abandon est double : en premier lieu, l'étude des langues anciennes – où l'exercice de version était l'épreuve reine, sans parler du thème – est le fait d'un nombre de plus en plus réduit d'étudiants, et même ceux-là ne sont plus guère soumis à l'obligation de traduire. Le plus souvent, le professeur traduit à leur place. On observe néanmoins chez eux un taux de réussite supérieur dans toutes les facultés universitaires. Je ne devrais pas le dire, mais enfin, c'est ainsi.

L'autre raison de l'abandon de la traduction est liée à ce que j'ai dit tout à l'heure, c'est-à-dire à la pédagogie des langues modernes, où la traduction écrite n'est pas utilisée comme outil pédagogique ; elle est même devenue tabou. Donc la traduction a disparu. Pourtant cet exercice est quant à l'objectif qui nous intéresse, c'est-à-dire la maîtrise du français, plus formatif, plus affinant que l'écriture libre, la rédaction et la composition. Pourquoi ? La réponse tient en un mot : parce qu'il y a contrainte, dans le bon sens du terme, contrainte d'analyse et de transposition fidèle. Il y a un donné incontournable ; tout est là, et c'est ce qui rend les choses exigeantes, plus exigeantes que dans la dissertation.

Voyons le problème d'un peu plus près et restons, comme promis, dans le domaine des choses simples. Une version, une traduction, cela se déroule en deux temps, en deux phases et chacune d'elles demande beaucoup de rigueur.

Il s'agit d'abord de comprendre. Vous allez me dire que c'est évident, mais attendez. Il s'agit de comprendre ce qu'a écrit un autre, de le comprendre en profondeur, totalement ; pas d'avoir un avis sur ce qui est écrit, pas d'aimer ou de ne pas aimer, mais d'abord et exclusivement d'approfondir et de s'incliner ; c'est déjà tout un exercice, une ascèse exigeante. Il s'agit ensuite, par la traduction, de communiquer à quelqu'un qui n'a pas accès direct au texte, de lui communiquer dans sa langue à lui et le plus fidèlement possible, ce que dit le texte. Il ne s'agit pas de le lui expliquer, de le lui commenter, de le lui résumer ; il s'agit de produire un texte sous la contrainte du texte de départ, avec le devoir d'exactitude, de fidélité maximale, qui peut se résumer comme suit : le texte, tout le texte, rien que le texte. Après s'être incliné dans la phase de compréhension, il faut ici faire preuve d'honnêteté mais surtout, et c'est mon sujet, être contraint de tirer parti de toutes les ressources de sa langue maternelle pour atteindre l'idéal que je viens de décrire. J'ai ainsi dit l'essentiel, mais il n'est pas inutile à présent de faire quelques commentaires en entrant un peu plus dans les détails. Cela rendra aussi les choses plus amusantes.

Première phase : comprendre. Comprendre, c'est lutter avec le texte et c'est d'autant plus difficile que le texte est riche, qu'il est l'oeuvre d'un bon et grand auteur, qu'il traite de choses plus subtiles, plus compliquées. Les pièges et les risques sont nombreux ; il faut d'abord les repérer, ensuite les éviter ou les surmonter et ce faisant, devenir soi-même plus subtil et plus ingénieux. Voici quelques-unes des difficultés que rencontre le traducteur.

1. Premières difficultés : celles qui sont spécifiques, inhérentes à la langue de départ. L'exercice est évidemment d'autant plus difficile que la langue considérée est plus exotique. Je pourrais, par exemple, vous expliquer ici pourquoi il est beaucoup plus difficile de comprendre un texte latin qu'un texte grec. Ne parlons pas d'un texte chinois ou japonais.

2. Deuxième difficulté, souvent mal surmontée : le sens du texte. D'abord, le texte de départ lui-même peut ne pas être clair. Dans une leçon aussi courte, je ne peux pas donner de longs exemples, mais je vais vous en choisir de tout-petits et vous allez voir que ce n'est pas si simple. Voici un titre de *La Meuse* paru il y a quelques années : « Madame Bodson n'est pas morte parce qu'elle a repris le travail ». Eh bien, je vous défie de dire si cette femme est morte ou vivante ! Hélas, dans le cas qui nous occupe, elle était morte. On voulait dire que sa mort n'était pas due à la reprise obligatoire du travail. Mais on peut très bien comprendre qu'elle était restée vivante, justement parce qu'elle avait repris le travail.

Prenons deux exemples de phrases isolées, hors contexte : « Je suis une femme ». Ou c'est moi qui la suis dans la rue, ou c'est la première parole d'Ève à Adam. Autre exemple : « Le pilote ferme la porte ». Le sens est clair, évident... sauf que je peux dire qu'il s'agit d'un pilote ferme, qui porte quelque chose. Des phrases comme celles-ci vous en disent long sur les limites de la traduction automatique. Traduire ces phrases isolées est impossible parce que, vous l'aurez compris, seul le contexte permet de trancher.

Autre difficulté concernant le sens : le texte de départ peut être mal écrit, être du charabia. Je vais vous faire un aveu. J'ai dû un jour faire imprimer le texte écrit par un personnage éminent qui nous avait fait l'honneur de parler devant un de nos auditoires. Il nous avait fait parvenir son texte, je lui ai renvoyé l'épreuve, qu'il a acceptée, et j'ai ensuite froidement corrigé, car certaines phrases ne voulaient strictement rien dire. Inutile d'ajouter que, s'il avait fallu le traduire tel quel, la mission était impossible.

Mais revenons à l'enseignement : la tentation la plus forte chez l'élève est précisément — surtout s'il est jeune — de ne pas se soucier du sens. C'est de coller des mots sur des mots, d'aligner des phrases en se disant « Le professeur, lui, sait le sens. Il n'a donc qu'à se débrouiller avec ce que je lui donne ». Or c'est évidemment le contraire qu'il faut apprendre à faire : écrire une traduction pour quelqu'un qui ne connaît pas l'original. Cette bataille est la plus rude et la plus formative. Mon vieil ami Charles Jösserand, qui m'a aidé à former nos étudiants, leur disait : « Quand un texte s'intitule *La mort d'Hannibal*, débrouillez-vous comme vous voulez, mais, à la fin, Hannibal doit être mort ! ».

L'oubli du sens génère évidemment des perles admirables. Un jour, j'avais corrigé des copies pour mon maître, Louis Delatte, et je lui avais fait découvrir dans une traduction une phrase plutôt surprenante. En fait, il s'agissait de quelqu'un qui devait se tenir debout avec la main gauche levée au-dessus de la tête. Ce n'est pas bien difficile, je peux le faire devant vous. Cette phrase était devenue « Il lui ordonna de se tenir debout sur la tête, avec la main gauche levée » ! Et, cruel comme il savait l'être, mon maître de dire : « Mademoiselle, je vous en prie, montrez-nous cela ».

3. Difficultés de la langue, difficultés du sens. Heureusement, le malheureux n'est pas seul. Il a des outils. Mais consulter le dictionnaire est une troisième difficulté et peut aussi faire de terribles dégâts puisque, le plus souvent, les mots ont plusieurs sens. Il faut évidemment choisir celui qui colle avec le sens général du texte et ce n'est pas si simple. Il y a d'ailleurs des erreurs célèbres. C'est parce que les traducteurs de la Bible se sont mal servis du dictionnaire que vous parlez de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le mot à traduire ne voulait pas dire « testament ». Certes, c'était un de ses sens, mais, en l'occurrence, il signifiait « alliance », l'alliance, le pacte entre Dieu et les hommes. Il y avait l'ancienne alliance et, par la mort du Christ, la nouvelle alliance. Mais le mot peut aussi signifier « testament », et c'est ainsi qu'on l'a traduit. Depuis des siècles, nous parlons de travers par la faute d'une mauvaise traduction.

Il en va de même de la paille et de la poutre dans l'œil. Le mot traduit par « œil » signifie aussi la surface d'eau brillante au fond d'un puits. Donc, en fait, c'est voir une paille dans le « puits » du voisin et ne pas voir une poutre dans le sien. Car enfin, une paille dans un œil, passe encore, mais une poutre ! Erreur de traduction réussie !

Il y a aussi cette admirable perle qu'un jour Escarpit a découverte dans une version latine. Il s'agit du verbe qui, s'appliquant aux animaux femelles, signifie « faire ses petits » et que l'auteur savant du dictionnaire traduit par « mettre ses petits bas ». Et Escarpit de découvrir des « chaussettes » dans une version !

Ensuite, il y a les faux amis — pour lesquels on ne consulte même pas les dictionnaires : leur sens est si évident et pourtant, *journey, lecture, reception, library* ne veulent dire ni journée, ni lecture, ni réception, ni librairie en anglais.

Les expressions idiomatiques sont aussi un réel problème et leurs traductions littérales souvent hilarantes. Songez à *I take my foot*. On en fait des livres (*Sky my Husband*). Imaginez maintenant que vous deviez traduire « Quand il n'est pas dans son assiette, il met les pieds dans le plat ». C'est le paradis des pêcheurs de perles !

4. Quatrième difficulté : l'ignorance des choses — et elle ne touche pas seulement les étudiants, elle touche aussi les adultes. Terrible ! Il faut être à la hauteur du texte que l'on traduit. Ceci veut dire que « comprendre » oblige à savoir, à s'informer, à mieux connaître ; d'ailleurs les traducteurs professionnels ne cessent de s'instruire sur les questions dont ils doivent traiter dans leurs travaux. Il faut vouloir aller au fond des choses, mais tout le monde n'a pas la même expérience. Un fait divers est accessible à tout le monde, mais un texte érotique, un texte mystique, non ; un texte professionnel non plus. Je me souviens d'une traduction d'Hésiode, une admirable naïveté de philologue selon laquelle, au printemps, il faut éloigner les bœufs des vaches pour éviter de les mettre dans tous leurs états. Quand on sait que le mot « bœuf » désigne un taureau châtré, on n'y comprend rien, printemps ou pas. Il s'agit de taureaux, bien entendu.

De façon un peu plus sérieuse, prenez une phrase que vous connaissez tous : *primum vivere, deinde philosophari* — d'abord vivre, faire de la philosophie ensuite. L'interprétation courante est : on ne peut s'occuper des choses de l'esprit que quand on a satisfait ses besoins matériels élémentaires, manger, boire, vivre, être logé etc. Ce n'est pas ça du tout ! C'est en réalité une réflexion beaucoup plus profonde de saint Augustin notamment : il faut vivre avant de faire de la philosophie, cela veut dire que l'on ne fait de bonne philosophie que si l'on a une expérience profonde de la vie. Nous sommes loin du sens donné d'habitude à ce texte.

Donc, pour bien traduire, il faut approfondir la recherche du sens. Et comme disait un grand latiniste, « éviter non moins la hâte à comprendre ; se méfier du premier sens qui se présente à l'esprit ; attendre avant de se prononcer qu'on ait en main les éléments d'interprétation ; ne pas supposer le problème résolu. Autrement dit, résister à l'intuition, qui est la pire ennemie de l'intelligence, et en quelque manière,

un aspect prestigieux de l'étourderie. Ne pas croire que ce qu'il y a dans une phrase, c'est nécessairement ce qu'on s'attend à y trouver. Tenir en horreur la formule *ça doit être ça qu'il a voulu dire*.<sup>1</sup>

\*  
\* \*

Avant de passer à la deuxième phase, celle de la traduction, il faut s'arrêter un moment. Bien des difficultés viennent de ce que les deux opérations, la compréhension et la traduction, se mélangent malencontreusement. Pressé de traduire, d'en finir, on se met à écrire tout de suite, si possible à coups de dictionnaire. Et c'est ici que jaillissent des œuvres uniques, inimitables, « flamboyantes », disait Jossierand, avec bien sûr cette idée indéradicable que l'on traduit pour le professeur qui a compris. Je vais vous en donner un exemple. Attachez vos ceintures! C'est un texte qui raconte une histoire très simple.<sup>2</sup> En voici une traduction banale, qui, loin d'être parfaite, n'est en tout cas pas inexacte :

« Sur ces entrefaites, on annonce à Alexandre que Darius approche avec une immense armée. Aussi, craignant les défilés, il passe le Taurus à toute vitesse et, dans sa précipitation, franchit cinq cents stades en courant. Arrivé à Tarse, il est séduit par la beauté du Cydnus, rivière qui coule par le milieu de la ville. Aussitôt il jette ses armes et, plein de poussière et de sueur, il se lance dans l'eau glacée. Soudain ses nerfs se raidissent, sa voix est coupée ; on perd l'espoir de le sauver ; on ne voit même pas comment reculer le péril. Parmi ses médecins, un seul, Philippe, proposait un remède ; mais ce Philippe même était devenu suspect, à la suite d'une lettre que Parménion avait envoyée la veille de Cappadoce. Ignorant la maladie d'Alexandre, Parménion lui avait écrit de se garder du médecin Philippe, car il avait été acheté pour une grosse somme par Darius. »<sup>2</sup>

Voici ce que cela devient sous la plume d'un apprenti balbutiant :

« Celui-ci avait annoncé que Darius s'approchait avec son armée ; donc, craignant la mort, le céléberrissime taureau enfrenait les règles, s'en allant à travers un grand nombre de villes. Comme le taureau était vénéré, Cydni le captura dans la rivière pour plaire aux personnes les plus influentes de la ville, se lançant à l'avant des armées, couvert de poussière et de sueur pour se lancer à l'eau. Un était un ancien médecin, appelé Philippe, qui était le seul à pouvoir donner le remède. Mais de son côté, Parménios avait lui-même, la veille, envoyé une lettre à Cappadoce avec empressement parce qu'il ignorait l'infirmité d'Alexandre, écrivit à Philippe afin de le mettre en garde ; en vérité, c'est Darius qui avait falsifié la lettre en échange d'argent. »

Voilà ! Vous voyez que notre métier est parfois intéressant.

\*  
\* \*

Rêvons. La première tâche est accomplie et bien : le sens du texte est clair, il a été compris dans toute sa profondeur, sa technicité, avec sa structure, ses raisonnements, etc. Il faut maintenant traduire. C'est là qu'est l'exercice profitable. Je ne puis mieux faire ici que vous citer de très bons spécialistes de la traduction. Ils se sont occupés surtout du latin, mais, je le répète, cela n'a pas d'importance. Ils montrent que la traduction est à la fois affaire de science et de conscience.

#### 1. La science

« Une bonne traduction française doit réunir trois qualités :

- 1- être exacte, c'est-à-dire rendre avec une précision attentive le sens et les nuances des mots latins et de la phrase latine ;
- 2- être aisée, c'est-à-dire ne renfermer aucune tournure et notamment aucune inversion qui heurte le génie de la langue française ;
- 3- être adroite, c'est-à-dire rendre le style et le ton de l'écrivain latin, de telle sorte que même dans le texte français transparaissent son génie ou son talent, ses qualités et ses défauts propres. »<sup>3</sup>

« La marque d'une bonne traduction, en conclusion, c'est qu'elle permette de porter sur le texte traduit un jugement de valeur conforme à celui qu'on porterait sur le texte à traduire. »<sup>4</sup>

« Il y a une disposition du traducteur difficile à corriger, parce qu'elle a ses racines dans notre amour-propre littéraire, c'est la tentation de sacrifier le sens à la forme, ou, comme on dit volontiers par euphémisme, la littéralité à l'élégance. La question que se posent souvent les élèves en invoquant parfois les préférences plus ou moins bien interprétées de leurs maîtres, c'est : *Faut-il être exact ou faut-il faire du bon français ?* Question que je transposerai de la manière suivante : *Étant donné les deux langues, de forme et d'esprit très différents, telles que le passage direct de l'une à l'autre n'est pas possible, et qu'il faut pour rendre l'une par l'autre des efforts et des ruses sans fin* – et c'est là que je dis que l'exercice est formatif –, *sûr, quoi qu'on fasse, de rester en dessous de la tâche, laquelle des deux obligations incompatibles devons-nous sacrifier : la fidélité au texte ou la qualité de la forme ?* Je dirai sans hésiter, et sachant par expérience ce qu'il en coûte de s'en tenir à cette réponse : *Ni l'une, ni l'autre*. Si l'on accepte, en principe, de renoncer à une partie de la tâche, c'en est fait de la tâche tout entière. Il faut que la traduction soit exacte et il faut qu'elle soit française. Comme les deux obligations sont impossibles à réaliser en même temps, on restera nécessairement à mi-chemin de l'une et de l'autre, mais cette approximation vaudra mieux que l'espèce de demi-perfection qui consiste à compenser l'abandon d'une obligation par l'observation de l'autre. Le pire serait pour le traducteur d'accepter le principe des compromissions. Il faut que la traduction soit et demeure une lutte. »<sup>5</sup>

Tout est là. Voilà un idéal décrit et c'est pour cela, je crois, qu'il faut continuer à traduire par écrit. De plus, le professeur pourra être parfois, souvent même, plus exigeant que le maître de français, a fortiori s'il choisit bien ses textes. Les textes choisis doivent être de grands textes, beaux et riches ; ils doivent tirer l'élève vers le haut.

\*  
\* \*

En conclusion de ce que j'ai dit jusqu'ici, reconnaissons que Bloom a raison : bien traduire, c'est prouver que l'on comprend bien. C'est donc apprendre, s'obliger à bien comprendre. N'est-ce pas ce que nous cherchons tous à inculquer à nos élèves, dans toutes les disciplines ? C'est aussi apprendre, s'obliger à bien s'exprimer. N'est-ce pas notre deuxième objectif fondamental ?

Ai-je réussi à vous convaincre ? Pour y réussir mieux encore, je ne résiste pas au désir de vous lire quelques lignes de Valéry Larbaud, auteur d'un des meilleurs livres sur la traduction. Vous y verrez que la traduction participe aussi au perfectionnement moral de celui qui la pratique.

« Le traducteur est méconnu ; il est assis à la dernière place ; il ne vit pour ainsi dire que d'aumônes ; il accepte de remplir les plus infimes fonctions, les rôles les plus effacés ; « servir » est sa devise, et il ne demande rien pour lui-même, mettant toute sa gloire à être fidèle aux maîtres qu'il s'est choisis, fidèle jusqu'à l'anéantissement de sa propre personnalité intellectuelle. L'ignorer, lui refuser toute considération, ne le nommer, la plupart du temps, que pour l'accuser, bien souvent sans preuves, d'avoir trahi celui qu'il a voulu interpréter, le dédaigner même lorsque son ouvrage nous satisfait, c'est mépriser les qualités les plus précieuses et les vertus les plus rares : l'abnégation, la patience, la charité même, et l'honnêteté scrupuleuse, l'intelligence, la finesse, des connaissances étendues, une mémoire riche et prompte, vertus et qualités dont quelques-unes peuvent manquer chez les meilleurs esprits, mais qui ne se trouvent jamais réunies dans la médiocrité. »<sup>6</sup>

Pourquoi ne pas y ajouter une citation d'Alain ?

« Je sais assez de latin pour respecter un bon latiniste, et même pour le définir. C'est un homme qui n'use point de son intelligence autant qu'on pourrait le croire, ou tout au moins qui n'en use point prématurément ; et j'admire comme il va au sens d'après les règles de la grammaire et la propre signification des mots. C'est une rude leçon lorsque l'intelligence, ingénieuse et ambitieuse toujours assez, est rabattue sur quelque nœud de syntaxe ; ainsi nous sommes rappelés au devoir de penser humainement, j'entends sur les signes humains et consacrés, et non point selon notre fantaisie. Et c'est ce qu'oublieront toujours nos penseurs abstraits, parce qu'ils n'ont point de lettres. »<sup>7</sup>

Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai tant tenu à ce qu'il y ait dans cette Université, on le connaît trop peu, un diplôme d'études spécialisées en traduction.

\*  
\* \*

Me voici, Mesdames et Messieurs, presque au terme de mon devoir. Mais je vous tromperais en vous laissant l'impression que la perfection, à force de travail, est à la portée du traducteur. La réalité est qu'il y a dans chaque langue et a fortiori dans toute grande œuvre littéraire, l'intraduisible, l'incommunicable. Vous le devinez bien si, par exemple, vous savez tout simplement un peu de wallon ou si, chez vous, il y a des connivences de langage que seuls comprennent les membres de la famille ; pensez aux groupes d'amis, pensez aux amoureux, ils ont leur langue à eux ; pensez à votre poète préféré. Goethe ne disait-il pas que l'on est autant de fois homme que l'on connaît de langues ?

Pour vous montrer qu'on n'y arrive jamais, je commence par des choses très simples, mais intraduisibles. En français, une devinette, la dernière que j'ai apprise ; on ne saurait la traduire. On ne sait même pas l'écrire. « Quel est le fruit préféré du Français moyen ? L'ananas / La nana du voisin ! » C'est tout simplement ingérable. Aussi intraduisible que « Quand il n'est pas dans son assiette, il met les pieds dans le plat ».

Mais il y a plus profond, qui tient alors au sens et à notre connaissance du monde. Les Esquimaux, dit-on, ont 200 mots pour désigner la neige, et les Arabes 200 pour désigner le chameau, dans tous ses états, naturellement. Ces réalités quotidiennes nous étant étrangères, elles sont impénétrables et donc pratiquement intraduisibles. Avant de venir, j'ai consulté le *Grand Robert*, pour y trouver des richesses équivalentes en français. Je vous signale que, pour désigner l'argent, nous ne nous défendons pas mal !

Et tout cela n'est encore rien, on peut toujours trouver des périphrases, mais si vous aimez Racine ou Baudelaire ou Brassens, ou si vous connaissez à fond le vocabulaire d'une religion, d'une morale, d'un régime politique, d'une philosophie, d'une liturgie, la traduction devient de plus en plus difficile pour devenir, à un moment donné, impossible. Rien à faire, tout ne passe pas. Quand Sylvia Monfort jouait *Phèdre* hors de France, les vrais amateurs, même si les acteurs locaux qui l'accompagnaient jouaient dans leur langue, lui demandaient de jouer, elle, le texte de Racine en français. Je pourrais vous donner d'autres exemples. Vous connaissez Milan Kundera, l'auteur tchèque. Vous allez entendre le cri désespéré de l'intraduisible. Il écrit :

« En 1968 et 1969, *La Plaisanterie* a été traduit dans toutes les langues occidentales. Et quelles surprises ! En France, le traducteur a récrit le roman en ornementant mon style. En Angleterre, l'éditeur a coupé tous les passages réflexifs, éliminé les chapitres musicologiques, changé l'ordre des parties, recomposé le roman. Un autre pays. Je rencontre mon traducteur : il ne connaît pas un seul mot de tchèque. « Comment avez-vous traduit ? » Il me répond : « avec mon cœur », et me montre ma photo qu'il sort de son portefeuille. Il était si sympathique que j'ai failli croire qu'on pouvait vraiment traduire grâce à une télépathie du cœur. Bien sûr, c'était plus simple : il avait traduit à partir du *rewriting* français, de même que le traducteur en Argentine. Un autre pays : on a traduit du tchèque. J'ouvre le livre et je tombe par hasard sur le monologue d'Helena. Les longues phrases dont chacune occupe chez moi tout un paragraphe sont divisées en une multitude de phrases simples. Le choc causé par les traductions de *La Plaisanterie* m'a marqué à jamais. Heureusement j'ai rencontré plus tard des traducteurs fidèles. Mais aussi, hélas, de moins fidèles... Et pourtant, pour moi qui n'ai pratiquement plus de public tchèque, les traductions représentent *tout*. C'est pourquoi, il y a quelques années, je me suis décidé à mettre enfin de l'ordre dans les éditions étrangères de mes livres. Cela n'a pas été sans conflits ni sans fatigue : la lecture, le contrôle, la révision de mes romans, anciens et nouveaux, dans les trois ou quatre langues étrangères que je sais lire, ont entièrement occupé toute une période de ma vie... »

L'auteur qui s'évertue à surveiller la traduction de ses romans court après les innombrables mots comme un berger derrière un troupeau de moutons sauvages ; triste figure pour lui-même, risible pour les autres. »<sup>8</sup>

Concluons. Le traducteur – et il faut expliquer cela aussi à nos étudiants – se bat contre la malédiction de Babel, mais sa victoire totale est impossible. Traduire, c'est paradoxalement mesurer l'incommunicabilité éternelle et définitive dont nous souffrons. Traduire, nier Babel, c'est retrouver Babel après avoir espéré lever la punition et contourner la malédiction. Mais alors ? Apprenons donc tous la même langue ! Tout nous y pousse et le « tout anglais » après le « tout image » est aujourd'hui l'objectif de beaucoup. Hélas ! À peine y serions-nous arrivés que la langue ainsi répandue serait devenue l'horrible chose que pratiquent la plupart de ceux qui s'efforcent aujourd'hui, y compris dans les universités, de baragouiner cette langue belle, difficile, riche. Je veux parler de cet anglais de cuisine qui est peut-être la pire menace pour l'anglais lui-même<sup>9</sup>. Ce serait un premier drame. Et surtout, nous aurions perdu la richesse irremplaçable de toutes les langues du monde. Nous pleurerions sur notre pauvreté et nous demanderions au Bon Dieu de nous punir à nouveau, de nous rendre nos langues, notre richesse et notre âme. C'est peut-être la plus haute leçon que peut donner le professeur qui fait traduire. À travers le langage, « honneur des hommes, saint langage », disait Paul Valéry, faire toucher du doigt l'inépuisable richesse de l'humanité multilingue, le regard pluriel qu'elle jette sur le monde, donner à ses élèves le goût de la diversité, le désir de la connaître et de la préserver, faire naître en eux le désir du multilinguisme. Traduire à la fois pour adoucir et pour sauver Babel.

1. J. MAROUZEAU, *La traduction du latin. Conseils pratiques*, Paris, Les Belles-Lettres, pp. 13-14.
2. « Haec illi agenti nuntiatur Darium cum ingenti exercitu adventare. Itaque, timens angustias, magna celeritate Taurum transcendit, in qua festinatione quingenta stadia cursu fecit. Cum Tarsum venisset, captus Cydni fluminis amoenitate per mediam urbem influentis, projectis armis, plenus pulveris ac sudoris, in praefrigidam undam se projecit ; cum repente tantus nervos ejus occupavit rigor ut, interclusa voce, non spes modo remedii, sed nec dilatio periculi inveniretur. Unus erat ex medicis, nomine Philippus, qui solus remedium pollicetur ; sed et ipsum Parmenionis pridie a Cappadocia missae epistulae suspectum faciebant, qui, ignarus infirmitatis Alexandri, scripserat a Philippo medico caveret, nam corruptum illum a Dario ingenti pecunia esse. » (JUSTIN, *Abrégé des Histoires Philippiques*, XI, 8 ; traduction de E. CHAMBRÉ).
3. M. RAT, *Comment faire la version latine*, Paris, Nathan, p. 73.
4. J. MAROUZEAU, *La traduction du latin. Conseils pratiques*, Paris, Les Belles-Lettres, p. 73.
5. J. MAROUZEAU, *Introduction au latin*, Paris, Les Belles-Lettres, p. 150.
6. V. LARBAUD, *Sous l'invocation de saint Jérôme*, Paris, Gallimard, p. 9.
7. ALAIN, *Propos*.
8. M. KUNDERA, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, p. 149-150.
9. Cf. H. E. KULBERTUS, *Poor English...*, dans *European Heart Journal* (1990) 11, pp. 482-489.